

# Bonjour, bonsoir... Les évolutions de la sociabilité

Jean-François Dortier

Parler à son voisin, se retrouver entre amis, faire partie d'un club, d'une association, voir sa famille... Qu'en est-il de l'évolution des relations de sociabilité dans la France d'aujourd'hui ? De nombreuses enquêtes remettent largement en cause les idées courantes sur le déclin de la sociabilité et la montée de la solitude.

*«Autrefois, les gens se parlaient. » « Aujourd'hui, on ne communique plus. » « On ne connaît plus son voisin. »* Qui n'a entendu proférer ces lamentations sur les dégâts de l'individualisme, les solitudes urbaines, les effets néfastes de la télévision, l'éclatement de la famille et des communautés de travail... ? On pourrait démentir ces affirmations par d'autres clichés : l'explosion du nombre de téléphones mobiles, l'essor continu des associations, les néobistrots et le renouveau des fêtes de village...

Mais, au-delà des impressions et des stéréotypes, qu'en est-il exactement des relations interpersonnelles dans la France d'aujourd'hui ? Y a-t-il déclin, stabilité ou recomposition permanente des relations sociales ? Georg Simmel (1858-1918) fut l'un des premiers sociologues à s'intéresser à la sociabilité comme forme spécifique de lien social. Par sociabilité, il entendait l'ensemble des relations sociales *« qui se déploient pour elles-mêmes »*, c'est-à-dire qui n'ont pas de fonctions utilitaires. Se retrouver entre amis, parler à son voisin, participer à un club, une association, voilà autant d'occasions de nouer des relations « électives » ou « affinitaires », comme le disent aujourd'hui les sociologues.

On dispose désormais - grâce notamment aux enquêtes de l'Insee - de données statistiques précises qui permettent de brosser un portrait de l'état des relations sociales dans la France d'aujourd'hui. Elles sont complétées par de belles monographies sur l'amitié, les liens de voisinage, les relations de travail, les contacts familiaux, etc., qui apportent des réponses précises aux questions : qui rencontre qui, à quelle occasion, et pour faire quoi ? Et surtout, comment tout cela évolue-t-il ?

## À chaque âge, ses rencontres

Un premier constat majeur émerge de toutes ces études : les relations sociales sont fortement structurées en fonction de l'âge. Selon qu'on est jeune, adulte ou retraité, le réseau de relations change radicalement.

La jeunesse est « le temps des copains ». On les retrouve à l'école, au lycée, à l'université, lors des sorties (au cinéma, en boîte, au café), ou pour faire du sport, de la musique. L'enquête « Relations de la vie quotidienne et isolement » de l'Insee le confirme : *« Les jeunes de 15 à 24 ans se différencient du reste de la population par leur nombre élevé de conversations : ils en ont en moyenne 38 par semaine (soit deux fois plus que les 60 ans et plus). (1) »*

Certes, le phénomène des bandes et des amitiés adolescentes n'est pas nouveau : relisons *La Guerre des boutons*, revoyons *La Fureur de vivre*. Conversations interminables, fous rires, rivalités, couples ou clans fusionnels, etc. Sur cette sociabilité adolescente, les études sociologiques et ethnologiques sont désormais légion. La nouveauté provient plutôt de l'allongement de cette sociabilité adolescente avec l'augmentation de la durée des études. Après la première explosion scolaire des années 60, les années 80/90 ont vu un véritable boom des études secondaires et de l'enseignement supérieur. Les données du ministère de l'Education Nationale sont éloquentes : « *A l'âge de 19 ans, près de 70 % des jeunes suivent aujourd'hui encore leurs études, ils n'étaient que 30 % au début des années 80.* (2) ». Du coup, le nombre des relations amicales se multiplie. Car les mêmes enquêtes le montrent : les jeunes en cours d'études nouent plus de relations que leurs camarades du même âge qui travaillent (3).

Une étude sur « les amis de classe » montre par ailleurs qu'au fil du temps, le brassage social des jeunes diminue : alors qu'au collège, les amitiés mêlent des enfants de milieux sociaux et origines nationales différentes, avec l'âge, ce mélange se réduit systématiquement (4). Laetitia, Rachid et le petit Charles jouaient ensemble dans la même cours d'école : dix ans plus tard, les trajectoires scolaires divergentes les ont séparés. Ils gravitent alors dans des univers sociaux distincts et relativement étanches.

## La formation du foyer

Quitter les études, puis la famille, signifie renouveler son stock de relations. Comme le rappelle Michel Forsé : « *La sociabilité se transforme avec la création d'un nouveau foyer, l'installation en couple, puis la naissance des enfants.* (5) » Des contacts avec les collègues de travail s'instaurent ; une visite régulière chez les parents s'établit. Globalement, la sociabilité adulte rentre dans un nouveau cycle. Selon Nathalie Blanpain et Jean-Louis Pan Ké Shon, de l'Insee, « *le nombre total d'interlocuteur que l'on a en une semaine culmine vers 35 ans* ». Et c'est également le moment où ce réseau est le plus varié, car il combine à la fois la parenté, les collègues, les amis, le voisinage (6).

Pour les couples « installés », la naissance d'un enfant va modifier considérablement la sphère des relations sociales. Les statistiques l'attestent : « *Les nouveaux parents deviennent moins disponibles avec leurs autres interlocuteurs, la fréquentation des amis et des collègues de travail fléchit.* »

Bien entendu, le réseau de relation n'est pas identique dans tous les foyers. C'est la seconde leçon des enquêtes : « *La sociabilité croît avec le statut social* », comme le résumait M. Forsé et Alain Degenne (7). En moyenne, les cadres, les professions intellectuelles, les professeurs ont beaucoup plus d'interlocuteurs que les artisans (11 contre 7 par semaine). De leur côté, les ouvriers ont des liens plus privilégiés avec leur famille. Autre phénomène notable : la sociabilité est très homogène socialement. On recrute ses amis, ses relations dans des milieux sociaux proches du sien. Dis-moi qui tu es, je te dirai qui sont tes amis...

Puis vient le temps de la retraite. La sociabilité recule alors globalement et se replie sur des contacts de proximité : les voisins, les commerçants du quartier, les parents proches. Mais, en nombre, ces nouveaux contacts ne viennent pas compenser les relations d'antan.

Une tendance nouvelle est cependant apparue ces dernières années, avec ce que l'on nomme les « seniors » ou les « nouveaux retraités ». Les nouveaux retraités ne ressemblent plus

vraiment à leurs aînés. Loin de se replier sur le foyer, la retraite est parfois l'occasion de débiter une nouvelle vie. Les seniors animent nombre d'associations, voyagent beaucoup, chantent dans les chorales, font du cyclotourisme et de la randonnée, reprennent parfois des études. Il faut nettement distinguer ce troisième âge, à la sociabilité enrichie, du quatrième âge où les relations se restreignent considérablement (8).

## Comment évolue la sociabilité ?

Les faits sont donc bien établis : la sociabilité est très différente selon les étapes de la vie. Elle est très homogène socialement. Elle croît selon l'échelle sociale. Mais comment évolue-t-elle dans le temps ? On vient de le voir : l'allongement de la jeunesse et le dynamisme des nouveaux retraités contribuaient plutôt à augmenter - pour ces âges - le nombre et la fréquence des relations. Qu'en est-il de la population en général ?

Le diagnostic est délicat à établir car, comme le signalent A. Degenne et M. Forsé, « *il est difficile de comparer strictement les données à plusieurs dates pour juger des évolutions.* (9) » Faute de données statistiques comparables sur le long terme, on peut, en contrepartie, faire l'hypothèse raisonnable que les transformations de la famille, de l'emploi, des loisirs, de l'habitat « *n'ont pas été sans conséquences sur les rapports de sociabilité* ».

La famille est l'un des premiers ancrages de la sociabilité. On connaît les mutations subies depuis un quart de siècle : baisse du nombre de mariages, augmentation des divorces et des unions libres, croissance du nombre de personnes seules et de familles monoparentales. N'y a-t-il pas là des signes évidents d'une « désagrégation » des liens familiaux ?

En fait, les spécialistes font un diagnostic plus contrasté. D'un côté, il y a bien une « désinstitutionnalisation » de la famille, c'est-à-dire une fragilisation des normes du mariage. Mais de l'autre, on observe que la communication dans le couple et entre parents et enfants s'est renforcée. En bref, les relations affectives ont pris le pas sur la norme (10). Une enquête récente sur les échanges entre parents et enfants montrent que 96 % des enfants parlent avec leurs parents de leurs études, du travail, des livres qu'ils ont lus, des films qu'ils ont vus, de questions d'argent, de vie sentimentale, de politique ; 50 % abordent régulièrement 3 ou 4 de ces thèmes (11). Le temps n'est plus où jeunes et parents se côtoyaient sans échanger. Les liens familiaux sont plus fragiles, mais la communication est plus forte.

Une autre évolution est à prendre en compte : la multiplication des divorces et des familles « recomposées ». Elles ont singulièrement compliqué les réseaux d'alliance et de parenté. Des pères divorcés sont éloignés de leurs enfants. Ceux-ci vivent désormais avec des partenaires nouveaux : demi-frères, beau-père...

De nouvelles alliances aux imbrications complexes se constituent, que les données statistiques globales permettent difficilement de mesurer.

Concernant les liens avec les membres de la parenté (cousins, beaux-frères, grands-parents), les données disponibles ne permettent pas de mesurer leur évolution sur dix, vingt ou trente ans. On peut simplement supposer que la mobilité géographique croissante tend à éloigner les membres de la parenté, alors que la généralisation du téléphone ou des transports les rapproche au contraire.

Reste la question des célibataires. Le nombre de personnes vivant seules a fortement augmenté entre 1968 et 1997, passant de 20 à 30 % du nombre de foyers (12). Le célibataire trentenaire - diplômé, sympathique, ayant un bon travail -, bref, « bien sous tout rapport », mais qui vit pourtant seul, est devenu une figure familière de nos sociétés (13). Cette difficulté à nouer des relations stables avec un conjoint est-il un signe d'anomie, une difficulté à établir des relations ? Pas forcément : le réseau de relation de ces nouveaux célibataires est souvent très riche. Le célibataire sort plus, rencontre plus d'amis ou de collègues, téléphone plus fréquemment que ses collègues vivant en couple (14). Isolement ne signifie donc pas forcément solitude. Pour les mères célibataires, la situation est plus difficile. La charge combinée du travail et des enfants limite considérablement la place pour d'autres relations, même si on constate un resserrement de leurs liens avec les parents.

## Le travail comme lien social

Avec la famille, le monde du travail est le deuxième grand lieu de sociabilité. De fait, les évolutions de l'emploi marquent aussi de leurs empreintes les relations sociales. Première tendance : l'augmentation continue de l'activité féminine, depuis le milieu des années 60, participe à « désenclaver » la femme du foyer et ouvre son univers social à celui du travail (15).

Autre tendance majeure : la montée du chômage, la précarisation du marché du travail (essor de l'intérim, des CDD, des stages) ont eu un effet notable sur les relations. Une enquête de l'Insee de mars 1998 montre que le chômage entraîne un net déclin des contacts sociaux. « *Pour les chômeurs, la perte des relations par rapport aux actifs occupés se chiffre à un déficit d'environ deux interlocuteurs et six conversations par semaine. (...) Cette baisse s'explique en grande partie par la perte des relations professionnelles.* (16)»

La même enquête révèle que sur le lieu de travail lui-même, on constate une diminution des conversations non professionnelles: en quinze ans, le nombre de salariés qui déclarent avoir eu dans la semaine une discussion sur l'actualité culturelle, politique, sportive... avec un collègue s'est réduit de 12 % (17). Là encore, le constat n'est cependant pas aussi clair car, pour M. Forsé et A. Degenne, cette évolution est contrebalancée par le développement, dans le même temps, du travail en équipe, qui contribue à multiplier les rencontres, réunions et négociations sur les lieux de travail.

## Le temps des loisirs

L'augmentation du temps de loisir est une autre tendance lourde du dernier quart de siècle. Globalement, le temps libéré continue d'augmenter sous l'effet de la diminution du temps de travail, de l'allongement des études, de la baisse de l'âge de la retraite et... du poids du chômage.

A quoi sont occupés ces loisirs ? La télévision et le sport sont les principaux bénéficiaires du temps libéré. On peut supposer, avec Nicolas Herpin, que la télévision a réduit les anciennes formes de sociabilité : « *Le temps passé devant le téléviseur (plus de trois heures par jours) augmente régulièrement grâce à la multiplication des postes dans les foyers. (...) Le café-bistrot, où s'épanouissait une sociabilité masculine et populaire parmi les agriculteurs comme parmi les ouvriers, (...) souffre de l'hégémonie de la télévision.* (18) »

D'autres mutations des loisirs pourraient en revanche contrebalancer cette tendance. C'est le cas de l'augmentation considérable du sport. Le nombre de licenciés dans les fédérations sportives a triplé entre 1975 et aujourd'hui, pour atteindre un total de 13 millions actuellement (19). Jogging, musculation, football, cyclotourisme, randonnées, VTT, une grande partie de ces activités sportives se pratiquent collectivement.

Cela nous conduit à une autre évolution marquante de ces vingt dernières années : la croissance continue des associations.

Un Français sur deux adhère aujourd'hui à une association. L'évolution est particulièrement nette depuis 1965 (il y a 4 fois plus d'associations aujourd'hui qu'il y a trente ans, et on estime leur nombre à 800 000). Cela va de l'association de parents d'élève au club de foot; de l'amicale des anciens combattants au Resto du coeur; de l'association de quartiers à l'association de pêcheurs...

Cet essor du mouvement associatif concerne plus particulièrement les associations sportives et culturelles : ce sont celles qui progressent le plus et recrutent le plus d'adhérents. Inversement, on constate un recul des différentes associations d'engagement militant : syndicalisme, association de défense, de parents d'élève. Pour Georges Hatchuel et Jean-Pierre Loisiel, ces évolutions expriment une « *montée des adhérents à la recherche d'un épanouissement personnel, et un repli ou une stagnation des militants*(20) ».

Le déclin du syndicalisme, de l'adhésion aux partis politiques pourrait être interprété comme un reflux de la participation citoyenne. Mais, inversement, le fort développement des associations humanitaires, des associations de quartier ou d'aide aux devoirs invite à diagnostiquer de nouvelles formes d'engagement, plutôt qu'à pronostiquer leur déclin.

## **Voisinage et aménagement de l'espace**

Après la famille, le travail, les loisirs... qu'en est-il enfin de la sociabilité liée à l'habitat ? On ne sera pas surpris de voir que plus la fréquence des relations avec le voisinage diminue, plus la taille de la ville augmente (21). On communique plus avec ses voisins dans les petites communes que dans les villes, moyennes ou grandes. Faut-il en conclure qu'avec l'urbanisation continue, la sociabilité avec le voisinage tend à diminuer ? Ce n'est qu'en partie vrai.

La ville tend certes à briser l'unité de vie que constituait la résidence dans la petite ville avec ses commerces, ses cafés, sa place centrale. Cela dit, il faut nettement différencier, au sein de la ville actuelle, plusieurs types d'aménagement de l'espace. Banlieues, zones pavillonnaires périurbaines, quartiers commerçants... ne répondent pas tous à la même logique d'occupation du territoire.

Par exemple, les quartiers défavorisés de la banlieue ne sont pas toujours des déserts de sociabilité tels qu'on les décrit parfois. Alors que certains y vivent un voisinage distant ou inexistant, d'autres y cultivent une sociabilité que Alain Degenne qualifie de « *néoconviviale* », quand Anne Largo Poirier parle de voisinage « *engagé* » (22), et qui les conduisent à entretenir un riche réseau à travers des activités associatives, militantes, ou destinées à revitaliser la vie de quartier.

## Les réseaux sociaux, un bilan mitigé

En définitive, que retenir de toutes ces transformations ? On a vu que la sociabilité est intimement liée aux âges de la vie (la jeunesse, l'âge adulte, la retraite) et qu'elle est inscrite dans des cadres sociaux précis (la famille, le travail, l'habitat, les loisirs). Or, les tendances ne semblent pas évoluer dans une direction unique. L'allongement de la jeunesse et le dynamisme des seniors supposent l'augmentation des relations à ces âges. Mais la croissance du nombre de personnes vivant seules va dans un sens contraire ; le chômage isole certaines catégories de personnes, alors que l'augmentation du temps libre enrichit le réseau ; la famille se fragilise, mais la communication interne n'y a jamais été aussi forte...

Il n'est donc pas simple de dégager un bilan global de toutes ces transformations. Les données disponibles sont complexes à interpréter. Elles ne confirment pas en tout cas la thèse d'une réduction massive des relations. La situation semble beaucoup plus contrastée. Le diagnostic sur lequel semble s'accorder les spécialistes porte, non pas sur l'augmentation ou le déclin des réseaux sociaux, mais sur leur signification. Nombre de sociologues inscrivent en effet les transformations en cours dans une même logique d'ensemble : la substitution des « affinités électives » ou « affinitaires » aux relations sociales normées. La famille, l'habitat, l'entreprise encadraient autrefois l'individu dans un tissu de relations rigides qui commandait son comportement. Ces liens sociaux se seraient déstabilisés, laissant place à des relations plus flexibles et librement choisies.

M. Forsé et A. Degenne parlent ainsi de « sociabilité négociée », Sabine Sabon-Demersay de relations « électives et sélectives ». J.-C. Kaufmann résume le propos en évoquant un nouveau lien social « *qui se tisse en réseau, délocalisé, segmenté, souple, ouvert et large* » (23).

Les analyses semblent converger sur ce point : on vit, on travaille, on s'associe plus volontiers en fonction de ses goûts qu'en fonction de dispositifs d'encadrement. En même temps, la mobilité - géographique, professionnelle, familiale - s'accroît et fait se nouer et se dénouer constamment le tissu des relations. En bref : les liens sociaux se desserrent... mais ne rompent pas.

1 N. Blanpain et J.-L. Pan Ké Shon, « A chaque étape de la vie, ses relations », *Données sociales, La société française*, Insee, 1999.

2 J.-C. Emin et P. Esquieu, « Un siècle d'éducation », in *Données sociales, op. cit.*

3 N. Blanpain et J.-L. Pan Ké Shon, *op. cit.*

4 N. Herpin, « Les amis de classe : du collège au lycée », *Economie et Statistique*, n° 293, 1996.

5 M. Forsé, « Les pratiques de sociabilité évoluent lentement », in *La Société française en tendances*, Puf, 1998.

6 N. Blanpain et J.-L. Pan Ké Shon, *op. cit.*

7 A. Degenne et M. Forsé, *La Nouvelle Société française*, Armand Colin, 1998.

8 *Données sociales, op. cit.* ; et A. Degenne et M. Forsé, *op. cit.*

9 A. Degenne et M. Forsé, *op. cit.*

10 M. Fize, *La Démocratie familiale*, Presses de la Renaissance, 1991 ; F. de Singly, *Le Couple, le Soi, la Famille*, Nathan, 1997.

11 O. Galland, « Parler en famille : les échanges entre parents et enfants », *Economie et Statistique*, n° 304-305, 1997.

12 « L'occupation des logements depuis 1945 », *Données sociales, op. cit.*

13 J.-C. Kaufmann, *Vivre en solo. La femme seule et le prince charmant*, Nathan, 1998.

14 N. Blanpain et J.-L. Pan Ké Shon, *op. cit.*

15 Le taux d'activité des femmes de 25-49 ans est passé de 50 à 79 % entre 1970 à 1998. In *Données sociales, op. cit.* ; et « Développement de l'emploi féminin », in *Tendances de la société française*, Puf, 1998.

16 *Données sociales, op. cit.*

17 N. Blanpain et J.-L. Pan Ké Schon, « 1983-1997 : les Français se parlent de moins en moins », *Insee Première*, n° 571, mars 1998.

18 N. Herpin et D. Verger, « Modes de vie et consommations en France de 1980 à 1996 », *Données sociales, op. cit.*

19 « Augmentation des pratiques sportives », in *La Société française en tendance*, Louis Dirn, Puf, 1999.

20 G. Hatchuel et J.-P. Loisiel, « La vie associative : participer, mais pas militer », *Données sociales, op. cit.*

21 A. Degenne et M. Forsé, *op. cit.*

22 A. Degenne, « Un langage pour l'étude des réseaux sociaux », in *L'Esprit des lieux*, CNRS, 1987 ; A. Largo-Poirier, « Sociabilité urbaines », in S. Juan et alii., *Les Sentiers du quotidien*, L'Harmattan, 1997.